

Narrations d'Omaï, insulaire
de la mer du Sud / , ami et
compagnon de voyage du
capitaine Cook, ouvrage
traduit de [...]

Baston / Guillaume-André-René / 1741-1825 / 0070. Narrations d'Omaï, insulaire de la mer du Sud / , ami et compagnon de voyage du capitaine Cook, ouvrage traduit de l'o-taïtien, par M. K***, et publié par le capitaine L. A. B.. 1790.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

QUATRIEME NARRATION ,
A N D E R S O N .

En vous dédiant cette petite partie de mon ouvrage , honnête & favant *Anderson* , c'est le ruisseau qui fait hommage à la source , des eaux qu'il a reçues d'elle.

N O T R E relâche à *Tongataboo* & aux Isles voisines fut d'environ trois mois. Elle procura aux Anglais des avantages inestimables ; car les équipages des deux vaisseaux y firent, pour ainsi parler, une ample récolte de santé : ils conserverent leurs provisions & en amassèrent de nouvelles : enfin ils passerent très-agréablement une saison qu'ils n'auroient pu employer à leur voyage au Nord.

Sous la dénomination d'*Isles des Amis*, il faut entendre la collection de toutes celles de cet archipel , qui est très-vaste , & dont les terres ne sont pas encore entièrement connues des Voyageurs européens. Les

Naturels comptent plus de cent-cinquante Isles, qui, réunies, forment l'empire de *Poulaho*. Ils en distinguent trente-cinq grandes, telles que *Tongataboo* & *Hapae*, & quinze montueuses ou notablement élevées, au nombre desquelles sont *Toofoa* & *Eooa*. Les autres sont moins considérables; mais leur prodigieuse multitude, appartenant au même maître, composera toujours une souveraineté à laquelle il en est peu qui puissent être comparées.

L'Isle de *Tongataboo*, que les Naturels appellent souvent *Tonga*, & que les Européens nomment *Amsterdam*, capitale ou métropole, a au moins vingt lieues de tour. Elle se prolonge de l'Est à l'Ouest, & gît par le vingt-unième degré de latitude Sud. Ses côtes n'ont pas plus de sept à huit pieds d'élevation. L'on est effrayé quand on pense qu'une crue d'eau de quelques pieds seroit pour la plupart des Isles de cet Océan, un déluge universel.

Le sol de *Tonga* est de la plus admirable fertilité. Terreins incultes & terreins

cultivés , tous annoncent une force étonnante de végétation , une fécondité inépuisable. De loin , on diroit que l'Isle est entièrement couverte d'arbres de différentes grandeurs , au-dessus desquels les cocotiers portent majestueusement leurs têtes panachées. Le printemps est perpétuel ; les plantes se succèdent & se renouvellent avec une extrême rapidité ; une feuille qui tombe est comme pressée pour une autre feuille qui a envie de naître & se développe en peu de jours. Les principaux fruits sont les bananes , dont on compte plus de quinze especes , le fruit-à-pain , l'évée & le *jamba* , qu'on trouve à *O-Taïti*. Joignez à ces richesses des ignames qui pesent quelquefois jusqu'à trente livres , des racines de plusieurs sortes , des cocos , des cannes de sucre excellentes , une petite figue appelée *matte* , le chou-palmiste , & vous aurez les principaux articles de la nourriture végétale des *Isles des Amis* ; car ces diverses productions ne sont pas particulieres à *Tongataboo*.

Le regne animal y est moins abondant. En quadrupedes , on ne trouve que des

cochons, des rats & des chiens. Ceux-ci ne font pas indigenes : ils ont été apportés par les Européens en 1773. Les volailles font de la très-grande espece, & vivent dans l'état de domesticité. Les oiseaux ont des couleurs très-belles & très-variées, mais la plupart font muets. Je n'en ai rencontré qu'un qui chantât. Il salue l'aurore naissante & les derniers feux du crépuscule, avec des sons si forts & si mélodieux que l'air est rempli de ses ramages, & que la nature semble se taire pour l'écouter. Quand il chante pendant le jour, c'est une preuve que le mauvais temps approche : il se hâte, en quelque sorte, de jouir de sa propre harmonie, avant que les pluies ou la tempête l'obligent de se renfermer. Souvent je frémis à la vue nocturne d'un monstre volant : c'est une chauve-fouris de trois pieds d'envergure. J'ai rencontré trois ou quatre sortes de reptiles, & cinquante d'insectes : plusieurs font incommodes ; aucun ne paroît nuisible. La mer abonde en poissons & en coquillages. On vit donc très-aisément à *Tonga* & dans les autres Isles qui en dépendent.

J'ai parlé d'*Annamooka* & d'*Hapae*, Isles que j'ai visitées. *Eooa*, où je suis aussi descendu, l'emporte sur elles toutes par les agréments de sa situation. Il n'est point de coup-d'œil plus agréable que celui qu'elle offre aux yeux du spectateur qui la considère de la pleine mer. Des collines en amphitéâtre, des vallées verdoyantes, des bois touffus, tout cela entre-mêlé d'habitations & embelli par la culture, tel est l'aspect d'*Eooa*. En nous promenant, le Capitaine & moi, nous gagnâmes, sans presque nous en appercevoir, le sommet de la plus haute montagne, élevée de trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous contemplâmes, dans le silence de l'admiration & de l'attendrissement, les beautés ravissantes de ce charmant pays. » Pour
» augmenter le bonheur de ceux qui l'habitent, me dit M. Cook, je donnerai à
» *Taoofa* les trois moutons que *Maréewagée* a dédaignés..... (& dans une espece
» d'enthousiasme) Je songe avec un plaisir
» extrême, ajouta-t-il, que les Navigateurs
» verront un jour du haut de cette montagne, ces prairies couvertes de quadru-

» pedes utiles, apportés par des vaisseaux
» anglais ; que la postérité, dans l'inta-
» rissable révolution des siècles, nous tien-
» dra compte de l'exécution d'un si noble
» projet ; & que cet acte de bienfaisance
» suffira seul pour attester aux générations
» futures, que nos voyages contribuèrent
» au bonheur de l'humanité. « *Taoofa* ac-
cepta le présent avec la plus vive recon-
noissance.

Nous observâmes, dans nos promena-
des, que les collines d'*Eooa* laissent apper-
cevoir une pierre jaunâtre, tendre & fa-
bloneuse ; ce qui sembleroit indiquer que
la première formation de cette Isle fut dif-
férente de celle des autres. Néanmoins
nous observâmes aussi qu'aux endroits les
plus élevés, vers le sommet de la plus
haute montagne, des pointes de corail
sortoient du sein de la terre, tenant sans
doute au rocher, dont la masse compose le
noyau de l'Isle, & que ces pointes étoient
inégaies & trouées comme le corail, expo-
sé immédiatement à l'action de la marée ; ce
qui sembleroit indiquer qu'autrefois les

eaux couvrirent ce terrain , maintenant exhaussé de trois cents pieds au-dessus de leur niveau.

Nous trouvâmes , dans la partie la plus élevée d'*Eooa* , une plate-forme circulaire , ou un amas de terres rapportées , que soutenoit une muraille de corail. Le transport de ces pierres avoit dû coûter des peines infinies à des hommes qui n'ont que leurs bras pour de pareils ouvrages : mais les Chefs l'avoient ordonné , & , par-tout , ces humains d'un genre supérieur comptent pour peu les labeurs du peuple , quand il s'agira de leurs plaisirs ou de leurs caprices. La plate-forme se nomme *Etchee* ; les Grands s'y réunissent quelquefois pour boire le *kava*. Il y avoit une *Etchee* à *Tongataboo* ; il y en a vraisemblablement dans toutes les Isles habitées , & la cérémonie du *kava* pourroit bien y être religieuse.

Outre les Isles sur lesquelles nous débarquâmes , nous en connûmes quelques autres par les relations qu'on nous en fit à

Tongataboo & ailleurs. Les plus remarquables de celles-ci sont *Vavaoo*, *Hamo*a & *Feejee*.

On se souvient que *Féenou* quitta *Hapae*e & le Capitaine pour aller à *Vavaoo*, sous prétexte d'y chercher des vivres. *Cook* vouloit l'accompagner ; mais il l'en détourna, disant que l'Isle étoit petite, & qu'elle n'avoit point de havre. *Poulaho*, au contraire, nous assura qu'à bien des égards elle l'emportoit sur *Tongataboo*, qu'elle étoit plus grande, qu'elle avoit de hautes montagnes & d'excellente eau, par-dessus tout le reste, un mouillage sûr. Il donna du poids à son témoignage, en pressant les Anglais de l'y suivre, & en garantissant sur sa tête la vérité de ce qu'il avançoit. *M. Cook*, qui avoit eu envie de visiter cette terre quand *Féenou* le portoit à n'en rien faire, cessa de le désirer lorsque *Poulaho* l'en eut en quelque sorte prié. Le temps ne lui manqua pourtant pas.

*Hamo*a, si l'on en croit les Habitants de *Tongataboo*, est la plus grande des

Isles des Amis. Elle est riche en toutes sortes de productions. Les Insulaires sont spirituels & inventifs : c'est d'eux que viennent les danses & les autres divertissemens qu'on exécute ailleurs. Les Rois y résident souvent. En apprenant qu'à *Hamo*a, un Chef, un homme ayant autorité, se nomme *Tamolao*, M. *Anderson* se rappella que dans les *Isles Carolines*, la même espece d'hommes se nomme *Tamoloa*. Cette conformité le surprit. Le hazard l'a-t-il produite ? Le hazard n'est rien, & cette conformité est quelque chose.

Feejee est à trois journées de navigation de *Tongataboo*, vers le Nord-Ouest. Cette Isle n'a jamais été soumise au Roi des *cent-cinquante Isles*, ou (ce qui me paroît vraisemblable) elle en a secoué le joug depuis long-temps. Elle est indépendante. Seule, contre ce groupe d'Isles ennemies qui l'environnent, elle fait défendre sa liberté & se faire craindre. Ses Guerriers sont braves, disciplinés ; ils manient avec une adresse singulière la massue, la pique, l'arc & la fronde. Pour les vaincre, il faut

ou les surprendre par artifice , ou les accabler par le nombre. Les Naturels de *Tongataboo* confessent franchement leur infériorité. Cependant ils déclarent quelquefois la guerre à ces redoutables voisins : l'honneur & la vengeance ne permettent pas toujours de considérer si les forces sont égales ; & trop souvent le préjugé impose la nécessité de se battre , à celui qui n'aura pas même la consolation de douter s'il fera vaincu. La paix régnoit entre les deux peuples , au temps de notre séjour à *Tongataboo*. Nous vîmes , dans cette métropole , plusieurs Insulaires de *Feejee* , attirés par le commerce ou la curiosité. On les traitoit avec une distinction & des égards bien propres à les enorgueillir. Au reste , leurs qualités personnelles les rendoient dignes de cet accueil. MM. *Cook & Anderson* les jugerent bien supérieurs aux Insulaires de *Tongataboo*.
» Voyez , me disoient-ils , ces massues &
» ces piques ; comme elles sont sculptées :
» comme ces étoffes en compartiment sont
» exactement dessinées : comme les cou-
» leurs de ces nattes sont agréablement

» nuées..... « Ils se récrioient encore à la vue des pots de terre & autres meubles semblables qui se fabriquent à *Feejee*. Cette peuplade, qui a fait tant de progrès dans les arts, mange ses ennemis. Cette atrocité lui est politiquement utile : on appréhende de mourir les armes à la main, en combattant contr'elle ; & tel fuit, pour n'être pas mangé, qui résisteroit courageusement, s'il ne falloit que mourir.

Elever les Insulaires de *Feejee* au-dessus des autres habitants des *Isles des Amis*, c'est en faire un éloge complet ; car ceux-ci sont recommandables par une infinité d'endroits. Forts & robustes, bien faits sur-tout, ils excèdent rarement la taille ordinaire. S'ils tiennent de la nature une belle conformation, ils en doivent la vigueur à leurs fréquents exercices. Leur contenance est gracieuse, leur démarche ferme & assurée. Les traits de leurs visages sont tellement variés qu'on ne peut guere s'en servir pour établir un caractère distinctif de ce peuple. Vous y voyez un nez aqui-

lin à côté d'un nez épaté ; une grosse levre est la mère d'une levre fine ; cent physionomies européennes se mêlent avec cent autres physionomies qui ne sont déterminément d'aucun pays , pas même de celui où elles se trouvent. Les deux sexes ont les cheveux très-noirs : il y a peu d'exceptions à la généralité de cette proposition ; mais , avec un peu d'artifice , on se procure une chevelure pourpre , brune , orangée , &c. Ce point , ainsi que la coupe & la frisure , est une affaire de mode , sujette à l'inconstance & aux caprices de la fantaisie qui la dirige. La couleur dominante de la peau est d'une nuance plus foncée que le cuivre brun. On voit cependant des teints absolument olivâtres , quelques-uns même assez blancs. La peau des personnes de distinction diffère de celle des hommes du peuple , par la finesse & le velouté. On pourroit donc rapporter la couleur dominante à des principes factices qui ne sont pas la nature : tels , par exemple , que l'habitude de s'exposer nuds au Soleil. La couleur de cuivre seroit une sorte de maladie cutanée , répandue sur tout le corps. En

tout, les femmes sont beaucoup plus délicates que les hommes : leur visage pourtant participe peu à cette aimable prérogative.

L'habillement des deux sexes consiste dans une natte ou dans une pièce d'étoffe qui fait un tour & demi sur les reins, où elle est assujettie par une ceinture. Elle tombe en devant, comme un jupon, jusqu'au milieu de la jambe. Les épaules restent presque toujours découvertes. L'habillement des riches ne diffère de celui des pauvres que par la grandeur ou la beauté : la forme est la même pour tous ; quelquefois néanmoins le bas peuple ne porte qu'une pagne de feuilles, ou le *maro*, natte ou morceau d'étoffe qui n'a pas plus de largeur qu'une ceinture. On passe le *maro* entre les cuisses, & on l'étend sur les reins : les femmes ne le portent pas. Les habillements de cérémonie pour les *Haivas* ou fêtes solennelles, ressemblent aux vêtements ordinaires ; mais on a soin de les orner de plumes rouges, avec une profusion vraiment admirable aux yeux d'un O-Tai-

tien (1). Les délicats se garantissent la tête des ardeurs du Soleil, par de petits bonnets dont la matière & la forme sont absolument une affaire de goût. La parure proprement dite offre une prodigieuse variété de combinaisons. On porte des colliers de petits fruits, de fleurs odorantes, de diverses graines; on suspend sur sa poitrine des coquilles, des os d'oiseau ou de poisson, des dents de requin; on s'entoure les bras de morceaux de nacre de perle; on se charge les doigts de bagues d'écaille de tortue; on se perce les oreilles au moins en deux endroits, & l'on y place des baguettes cylindriques de trois pouces de long (2). Les hommes se coupent la barbe. Ils ont des piquetures d'un bleu foncé depuis le milieu du ventre jusqu'à la moitié des cuisses. Le Roi seul est dispensé de cet usage. Les femmes ne se *tatouent* de la sorte que l'intérieur

(1) Les plumes rouges sont l'or & les diamants d'O-Taïti; on en aura bientôt la preuve.

(2) M. Cook, dans la Relation de son voyage, dit que ces baguettes sont d'ivoire: ce qui n'est pas très-concevable.

térieur des mains ; mais en revanche elles se couvrent le visage d'une poudre jaune , légèrement semée. Les riches des deux sexes se frottent souvent le corps avec de l'huile de cocos : cette opération embellit singulièrement la peau. Le bain est un acte de propreté de tous les jours ; on pourroit dire de toutes les heures du jour.

M. Cook envioit la vie domestique des Habitants des *Isles des Amis*. » Elle n'est pas » assez laborieuse pour être fatigante, nous » disoit-il ; elle n'est pas non plus assez oisive » pour être accusée de paresse. « Ils ont deux grandes fabriques , celle des étoffes & celle des nattes. La fabrication des étoffes est simple. On prend l'arbre nommé *Murier-Papier* ; ordinairement de six à sept pieds de hauteur , & de quatre à cinq pouces de grosseur. On enleve la premiere écorce , on la roule en sens contraire pour lui faire perdre le pli qu'elle a pris autour de l'arbre ; on la fait macérer dans l'eau ; on la bat avec un morceau de bois quarré , tantôt uni & tantôt rempli de grosses rainures. Ces opérations répétées plusieurs

fois rendent l'étoffe souple & flexible , & en resserrent le tissu. Quand la piece est suffisamment préparée , on l'étend pour la faire sécher. On unit plusieurs pieces ensemble au moyen d'une espece de colle ou suc visqueux tiré d'une baie nommée *Toou*. Si quelqu'endroit de l'étoffe paroît foible ou est troué , on ajoute habilement de petites pieces imperceptibles qui réparent le mal. On a même l'attention de coller en dessous des bandes transversales qui empêchent les déchirures de se propager bien loin , & soutiennent l'étoffe. La piece étant formée de la grandeur qu'elle doit avoir , on la frotte avec le suc tiré de l'écorce du *Kokka* : cet apprêt lui donne le luisant du plus beau vernis , & prolonge sa durée. Il y a des étoffes plus ou moins fines. Quelques-unes sont unies & de couleur brune ; ce sont les plus grossieres : celles dont la texture est délicate , brillent des plus vives couleurs , & présentent des rayures , des carreaux & autres desseins.

La manufacture des nattes offre un grand nombre de variétés , soit dans l'usage à

quoi elles sont destinées : car elles servent de lit, de tapis, de vêtement, de parure, &c. ; soit dans la maniere dont elles sont travaillées, les unes étant, en tout genre, beaucoup plus parfaites que les autres ; soit dans la matiere premiere dont elles sont composées, puisque l'on emploie à cette fabrique la partie membraneuse & coriace du bananier, le *Pandanus* qui n'est cultivé que pour cela, & une plante nommée *Ewarra*.

Les femmes sont les ouvrières des étoffes & des nattes : de l'aveu de M. Cook & de ses Anglais, elles excellent dans ces sortes d'ouvrages. Les grandes dames n'y mettent guere la main ; elles n'aiment que ce genre de travail, où l'on ne fait presque rien en paroissant toujours faire quelque chose. Des peignes, des colliers, de petites corbeilles, &c., voilà toute leur occupation. Au reste, ces bagatelles sont des chef-d'œuvres d'élégance & d'adresse, & presque des miracles de la patience la plus constante & la plus opiniâtre. La fa-

çon d'un panier grand comme rien usera six lunes entieres.

Les gros travaux ne regardent que les hommes. Cultiver la terre , construire les maisons & les pirogues , préparer tout ce qui a rapport à la pêche , la guerre & la navigation , est exclusivement de leur ressort : si les femmes y touchent quelquefois , ce n'est que par fantaisie & pour s'amuser un moment.

Les Insulaires ont porté l'agriculture au plus haut point de perfection , eu égard à la foiblesse & à l'insuffisance de leurs moyens. Des morceaux de bois pointus & coupants sont leurs instruments de labourage. Avec eux ils plantent & arrachent des arbres , défrichent de vastes terrains & les mettent en valeur. Les bananes & les ignames occupent les neuf dixiemes de leur terre cultivée. Ils donnent toujours à cette plantation une forme réguliere & symmétrique. Les cocotiers & les autres arbres sont dispersés çà & là sans beaucoup d'ordre. Le *Pandanus* entoure ordi-

nairement les champs d'ignames & de bananes.

L'architecture est encore à naître chez ce peuple si intelligent & si habile en tant d'autres choses. Les hommes du commun n'ont pour demeure que de petites cabanes qui les garantissent à peine des injures de l'air. Les maisons des Grands sont plus spacieuses & mieux abritées : c'est un bâtiment long de trente à quarante pieds, large de vingt à vingt-cinq, haut de douze ; ou, pour mieux dire, c'est un toit de chaume (1) porté sur des poteaux ; car le contour n'est presque jamais fermé. Le plancher est de terre battue, & tant soit peu élevé au-dessus du sol ; on le couvre de nattes, & l'on a soin d'y entretenir une grande propreté. Dans un coin de cette maison on ménage un retranchement fermé avec une natte, où couchent le mari & la femme, où celle-ci se tient la meilleure partie du jour, occupée aux soins du

(1) Le mot *chaume* ne peut être mis là que par métaphore ; il n'y a point dans ces Isles de chaume proprement dit.

ménage. Le reste de la famille couche au premier endroit venu de la maison : seulement on éloigne le plus qu'on peut les hommes des femmes , quand ils ne sont pas mariés ; & cette précaution suffit. Si la famille est trop nombreuse , on construit des huttes à côté de la maison principale , & l'on y met coucher les domestiques & les autres personnes moins considérables. Aimant passionnément à être au grand air , & ne se retirant dans leurs maisons que lorsqu'ils y sont forcés par le mauvais temps & par le besoin de prendre le repos de la nuit , nos Insulaires se soucient peu qu'elles soient belles ou laides : elles les couvrent & ils y dorment , c'est tout ce qu'ils en exigent ; plus de recherche & d'élégance ne les rendroient pas plus utiles.

La même raison leur persuade le goût de la simplicité dans les ameublements. Des nattes , quelques vases pour boire le *kava* , des gourdes , des coques de cocos , de petites escabelles qui leur servent tour à tour de siège & de couffin :

c'est à-peu-près tout ce qui compose leur mobilier.

Le vrai trésor de cette Nation , ce sont les pirogues. On n'en voit point ailleurs qui les égalent ; & elles exciteront l'admiration la plus vive toutes les fois qu'en les considérant avec attention , l'on pensera que les ouvriers n'ont pour outils que de la pierre noire , des dents de requin , la peau rude d'une espece de poisson , & des coquilles. On les construit & on les garde sous un hangar ; & si l'on est obligé de les laisser quelque temps sur la côte , on les défend contre l'ardeur du soleil en les couvrant de feuilles de cocotier.

Après les pirogues , les ouvrages les plus soignés sont les filets , les lignes & les hameçons pour la pêche ; les massues , les piques , les arcs & les fleches pour la guerre. Ils tirent leurs cordages de la gouffe des cocos qu'ils filent , & dont ils réunissent les fils en les tordant.

Ils ont des instruments de musique. Nous

avons parlé de leurs tambours : pour se former une idée complete de leur orchestre, il faut y ajouter des flûtes de roseau, les unes simples, les autres composées : celles-ci ne sont qu'un certain nombre de roseaux, disposés parallelement, mais sans proportion, sans cette coupe inégale & réguliere qui produit la diversité des tons & leur progression graduelle. Ils n'entirent presque rien. Les flûtes simples sont un morceau de bambou fermé par les deux bouts, & garni de six trous, deux desquels sont voisins des extrêmités. Ils soufflent dans l'un de ces trous des extrêmités avec la narine droite, la main pressant la narine gauche ; ils obtiennent trois tons de leur instrument, en bouchant ou en découvrant les autres trous. Ces éléments ne sont pas riches ; cependant leurs airs sont agréables & variés. Les Anglais goûtoient leur musique, & la musique anglaise leur déplaisoit. C'est, remarquoit *Anderson*, que l'Artiste sent encore les beautés simples de la nature, & que l'homme qui n'est que naturel, ne connoît point encore les beautés savantes & conventionnelles de l'art.

Rien , en bonté , n'est comparable au caractère des Habitants des *Isles des Amis* ; il se peint sur leurs visages de la manière la plus attrayante , & leurs actions tiennent tout ce que leur extérieur a promis. Ils ont des passions , puisque ce sont des hommes ; mais , ce que les hommes font rarement , ils les maîtrisent : au lieu d'en être les esclaves , ils les captivent. Naturellement gais & francs , ils ne sont gênés qu'en présence de leurs Chefs. Leur probité , dans le commerce des échanges , est vraiment scrupuleuse. Enfants , sur ce point , ils redemandent ce qu'ils ont donné , si le marché vient à leur déplaire ; mais justes & assez raisonnables pour sentir qu'ils doivent supporter la même inconstance dans autrui , ils rendent au premier mot tout ce qu'ils ont reçu , quand on désire que le marché soit annullé. Je dirai , en passant , que les articles les plus propres aux échanges sont tous les instruments & outils de fer , haches , couteaux , rapes , limes , clous , &c. ; ils estiment aussi beaucoup les étoffes rouges , les toiles de toutes couleurs , les miroirs & les grains de

verre. Il ne faut pourtant pas trop compter sur ce dernier article. Sa valeur dépend entièrement de la mode, qui n'est pas plus fantasque à *Londres* qu'à *Tongataboo*. Quand les Anglais offrirent leurs colliers de verre bleu, personne n'en voulut; *Féenou* en acheta un, & le lendemain ils valoient un cochon. Le goût de ce personnage important les mit en vogue; tous les gens aisés & vains ambitionnerent l'honneur de porter un collier à la *Féenou*. En cas de besoin, un vaisseau européen qui relâcheroit chez ces aimables Sauvages, pourroit employer cette innocente ruse de l'ascendant d'un Grand sur le Peuple, pour se procurer le débit des marchandises auparavant dédaignées.

Cook nous disoit souvent que ses chers Insulaires réunissoient presque toutes les qualités qui honorent l'homme. On ne peut en effet leur reprocher que leur penchant au vol, passion insurmontable de tous les Peuples de la mer du Sud, & qui n'épargne ni âge, ni sexe, ni condition, ni peut-être même un individu dans chaque condition. Ce n'est point un vice mo-

ral. La curiosité, l'envie de posséder des choses rares qu'ils voient en abondance sur les vaisseaux, une forte d'émulation; la confusion de leurs idées touchant ces hommes étrangers qui leur font visite, touchant les motifs qui les leur amènent; enfin, l'espece d'abandon dans lequel ils s'imaginent appercevoir les objets qui leur plaisent, & qui leur semblent n'appartenir à personne: tout cela excite, alimente, enflamme la tentation, & ils succombent. Au reste, un seul défaut au milieu de tant de vertus, prouvera uniquement que ce bon Peuple, admirable par mille endroits, paie cependant un léger tribut aux foibleffes de l'humanité.

Les ignames, les bananes, les cocos, le poisson & les coquillages composent la partie essentielle de la nourriture, aux Isles *des Amis*. Le riche y ajoute des cochons & de la volaille; le pauvre mange des rats, quand il en peut attraper. Quoique les végétaux se succèdent rapidement dans ces heureuses & fertiles contrées, néanmoins l'intervalle est assez considérable pour que

la prudence prenne des précautions contre la disette. Elles se réduisent à déposer sous terre des bananes qui n'ont point atteint leur maturité ; on les y laisse jusqu'au moment de la fermentation : alors on les retire , & l'on en fait de petites boules aigres , d'assez mauvaise qualité , mais qui suffisent au besoin. Tous les aliments se cuisent au four. Ils sont rarement dénaturés par les assaisonnements. Au repas , on ne boit guere que de l'eau ou du jus de cocos ; le *kava* se prend ordinairement seul. Cette liqueur s'extrait d'une espece de poivre qui croît à la hauteur d'un homme. La racine de cette plante est la partie utile ; on la coupe par morceaux , des subalternes la mâchent , & la jettent dans un vase où l'on verse une quantité d'eau suffisante ; on mêle , on remue , on presse avec la main , on rejette le marc , & quand la liqueur est clarifiée , on distribue. Les effets de cette boisson sont des plus violents ; il y a cependant des Naturels qui en prennent neuf & dix fois pour une matinée , quoiqu'il soit impossible de l'avaler sans faire de grimace , tant le goût en

est détestable. L'*ava* (c'est au fond la même chose) est moins désagréable (1), mais également funeste à *O-Taïti*.

La subordination graduée qui se trouve depuis le Roi jusqu'aux dernières classes de la société, & l'étiquette qui ne permet pas à un inférieur de manger avec son supérieur, font que plusieurs Insulaires mangent rarement ensemble. Chacun reçoit sa portion & se retire. Chose étonnante ! les femmes sont admises à l'honneur de manger avec les hommes !

On pourroit croire que les heures des repas ne sont pas réglées, s'il n'étoit pas aussi naturel de penser que les relations accidentelles des Insulaires avec les Etrangers, avoient beaucoup dérangé le régime ordinaire. Constamment on se relève la nuit pour faire une

(1) *Omaï* n'explique point pourquoi l'*ava* est moins désagréable. Ne seroit-ce point que la différence du sol diminue l'âcreté de la plante ?

légère collation. L'habitude est de se coucher avec le jour & d'assister à son réveil.

Le peuple des *Isles des Amis* a des mœurs. Les hommes du bas étage n'ont qu'une femme ; les Grands en prennent ordinairement plusieurs , mais une d'entre elles est supérieure aux autres. La foi conjugale est respectée : la loi le veut & on l'exécute. S'il y eut des intrigues avec les gens des deux équipages , les femmes qui se livroient n'étoient pas mariées , & leur condition paroissoit aussi vile que leur métier. Je fus témoin à *Eooa* d'un acte de rigueur , exercé sur un Insulaire , surpris avec une femme qui étoit deux fois *Taboo* , c'est-à-dire , qui avoit la double irrégularité de n'être ni la sienne , ni de sa condition. On l'amena au milieu du cercle où se faisoient les échanges , & on lui ouvrit le crâne à coups de massue. La femme en fut quitte pour quelques légers coups de bâton. Nations civilisées, apprenez, par cet exemple, à épargner davantage le sexe séduit que le sexe séducteur.

Si les démonstrations extérieures étoient une preuve suffisante d'attachement & de douleur , & que l'ame fût toujours aussi émue que le corps est rigoureusement traité , on ne trouveroit nulle part une sensibilité qui égalât celle des Insulaires dont je trace le portrait. Perdent-ils un Chef, un ami , ils se frappent les joues avec une pierre ; ils s'enfoncent une dent de requin dans la tête , & le sang coule à gros bouillons ; ils se plongent un dard dans la cuisse, dans le flanc , sous les aisselles ; ils se défigurent le visage ; les femmes se battent cruellement le sein & se font de larges plaies dans toutes les parties du corps. Ne nions pas que le bon peuple des Isles *des Amis* soit capable de tendresse & d'amitié , d'un long & douloureux souvenir ; mais n'accordons pas aussi trop de confiance à ces témoignages violents , que la politique , l'usage & la superstition peuvent commander. On m'a raconté , en Angleterre , qu'autrefois on payoit des femmes pour pleurer aux enterrements. J'ai vu à *Tongataboo* des hommes & des femmes exercer sur soi toutes ces rigueurs , sans verser une seule

larme, sans paroître vivement & profondément affectés. Je les ai vus les exercer à la mort de gens qu'ils connoissoient peu, à la mort d'un *Earée* qu'on n'aimoit pas, & qu'il eût peut-être été difficile d'aimer.

On reconnoît à *Tongataboo* un Dieu suprême; la foi des autres Isles, sur cet article essentiel, est la même: mais le grand Dieu ne porte pas par-tout le même nom; ici c'est *Kallafootonga*, là c'est *Alo-Alo*, &c. Ce Dieu suprême est une femme qu'ils ne marient point. A elle appartient la surintendance de l'Univers & des autres Dieux. Parmi ces Dieux secondaires, est particulièrement honoré le *Dieu-Mer*, qu'ils appellent *Futta-Faihe*. Celui-là, ils en font un homme qu'ils marient à la Déesse *Fikaoa-Kajeea*. Le *Dieu-Mer* est le patron de la famille royale; chaque individu des mâles qui la composent, se nomme *Futta-Faihe*, à l'exception du Roi, dont le titre d'honneur est *Tooe-Tonga*. Le surplus de leur théologie est un tissu de contes & d'absurdités qui ne méritent pas qu'on en grossisse un ouvrage.

Ils n'adorent aucunes créatures. Leur culte seroit purement intellectuel, si, dans quelques occasions, ils n'offroient pas des sacrifices humains. Les *Fiatookas* ou cimetières sont leurs Temples, & la religion des morts est peut-être leur seule religion. Ils croient à la spiritualité & à l'immortalité de l'ame, être invisible, disent-ils, esprit de vie; par celle détachée de l'*Eatooa*, *Eatooa* elle-même. Toutes les ames survivent donc à la mort; mais la flatterie a imaginé que les ames de distinction s'en vont tout droit au bon pays de *Gooleho*, & qu'arrivées là, elles jouissent de l'abondance de toutes choses dans un repos éternel. Les ames vulgaires sont moins favorisées: l'oiseau *Loata*, qui voltige autour des cimetières, les avale pour s'en nourrir. M. Cook voyoit dans cette idée d'un oiseau qui mange des ames, une branche des rêveries de la métémpsychose; M. Anderson soutenoit que cela n'y avoit aucun rapport, & quand on m'eut expliqué la chose, je fus de son avis. (1)

(1) J'en suis aussi; comme je ne pardonne pas au Capitaine
 Tome I.

Grands & petits , tous craignent la mort , tous l'appréhendent comme le souverain malheur : ceux-ci , sans doute , parce qu'ils croient à la voracité de *Loata* ; ceux-là peut-être parce qu'ils ne croient guere à l'existence du bon pays de *Gooleho*. La croyance d'une autre vie n'influe point sur les mœurs , puisqu'on n'y joint aucune idée de peines ou de récompenses , & que la différence supposée entre les ames , est la suite de l'inégalité des conditions , & non le résultat d'un acte de justice , exercé par le grand Dieu , qui auroit distingué la vertu du vice , le bien du mal. J'oubliois de dire que la frayeur de la mort est telle aux *Isles des Amis* , que si une maladie sérieuse met la vie en danger , on se hâte de couper un ou deux de ses doigts qu'on offre à la Divinité , comme si , par cette oblation volontaire d'une partie du corps , on espéroit obtenir la remise du reste.

taine *Cook* d'avoir appelé , dans sa *Relation* , cette monstrueuse doctrine , *principes sains sur la spiritualité & l'immortalité de l'ame*.

Parlons du régime politique. On ne peut rien imaginer de plus respectueux que nos Insulaires en présence de leur Roi ; mais le respect chez eux a , pour s'exprimer , des méthodes qui sont le contre-pied des formules européennes. Ce seroit , par exemple , une grossièreté punissable que de se tenir debout en conversant avec le Souverain : il faut être assis. Ce seroit encore manquer aux bienséances les plus essentielles que de passer derrière lui , ou que de s'y asseoir. Il faut que ces deux actions se fassent sous ses yeux. Une dispense affranchit de cette servitude ; mais on l'accorde rarement & difficilement. Les Anglais l'avoient obtenue ou supposée ; & rien ne les rehaussoit davantage dans l'esprit du peuple. C'étoient de bien grands hommes que ceux qui parloient debout au Roi des *cent cinquante Isles* , & marchaient librement derrière lui.

Le Roi commande en Souverain à tous les Chefs , & ceux-ci se dédommagent sur le peuple de l'espece d'humiliation que la qualité de *Sujets* leur fait souvent éprou-

ver : ils exigent pour eux les honneurs qu'ils rendent au Monarque, & personne, dans un rang inférieur, ne le leurs refuse. On observe même que leur autorité sur la classe du bas peuple étant plus immédiate &, en quelque sorte, récriminatoire, elle est aussi plus pesante & plus despotique. Un Roi seroit heureux s'ils avoient pour lui autant de soumission qu'ils en veulent pour eux-mêmes ; mais, puissamment riches, ayant quelquefois des possessions plus étendues que le domaine du Souverain, ils lui causent de fréquents chagrins, soigneux pourtant de sauver toutes les apparences de la plus entière subordination.

Au nombre des privilèges de la Majesté royale, on compte celui de n'être pas circoncis ; car la circoncision est en usage dans ces Isles. On assure que le Roi est l'héritier naturel de tous ses Sujets, mais qu'il n'exerce jamais ce droit exorbitant, s'il y a d'autres héritiers pour recueillir la succession. La couronne est héréditaire ; il ne paroît pas qu'elle puisse passer aux femmes.

Entre les Officiers ministériels , on en distingue deux plus importants que les autres ; savoir , l'Inspecteur du *Taboo* & le Magistrat de la Police. Le vieux *Toobou* étoit chargé de la première de ces fonctions. Le mot *taboo* a plusieurs significations. En général il exprime une chose *défundue* , *illite* , *souillée* , ou un homme *dévoué* ; les sacrifices humains sont nommés *tongataboo*. Une main qui a touché un mort ou le pied du Roi est *taboo-rema*. L'usage le plus utile du *taboo* , le seul qui soit vraiment politique , est lorsque le Magistrat met *en interdit* de certains aliments , telle plantation , les cochons ou la volaille : ce moyen empêche la trop grande diminution des especes & le gaspillage des récoltes. Le *taboo* est levé de plusieurs manieres , relatives à ses différentes significations. Ce sera tantôt par un laps de temps compétent , tantôt par des ablutions répétées : dans les occasions majeures il faut recourir au Roi. Par exemple , une femme qui est *taboo* pour avoir touché un mort , & qui ne peut , en conséquence , porter elle-même ses aliments à sa bouche , prend le

pied du Monarque , l'applique sur sa poitrine ; le Monarque la baise aux deux épaules , & elle se retire purifiée.

La Magistrature de police étoit exercée par *Féanou*. C'est à cet Officier de maintenir le bon ordre , de veiller à l'exécution des loix & des résolutions prises dans les assemblées , & de punir , même de mort , les réfractaires , de quelque rang qu'ils soient. Cette censure terrible s'étend jusqu'au Souverain ; *Poulaho* avoit coutume de dire que s'il devenoit *un méchant homme* , il seroit tué par *Féanou*. M. Cook chercha à deviner le sens de cette expression , *méchant homme* , & sa conjecture n'est pas mal dans le style anglais : » Je juge , nous » disoit-il , que si *Poulaho* s'écartoit , dans » son administration , des loix & des coutumes , *Féanou* recevrait des autres Chefs » & du peuple en général , l'ordre de mettre » à mort le Monarque. «

Une tranquillité inaltérable regne habituellement dans les Isles *des Amis* , quoique l'ambition des Chefs dût naturellement y

exciter des troubles, & leur puissance les entretenir. C'est que tous les personnages un peu importants vivent à *Tongataboo*, métropole de tout l'Empire, appelée, à cause de cette réunion des grands Vassaux, *la terre des Seigneurs*. Rassemblés, ils se surveillent réciproquement; jaloux les uns des autres, ils se contiennent dans les bornes du devoir, sans qu'il en coûte au Monarque beaucoup d'efforts.

Voilà mes remarques. Elles sont incomplètes; premièrement, parce que je ne suis pas un génie; secondement, parce que les Naturels de *Tongataboo* n'étoient pas communicatifs: ils soupçonnoient si peu l'intérêt qu'on pouvoit avoir à les interroger, qu'ils ne s'embarassoient nullement de répondre ou de le bien faire; troisièmement, parce que l'idiôme de *Tongataboo* ne ressemble pas assez parfaitement à celui des *Isles de la Société* (1), pour que je me flatte de m'être toujours fait entendre, & d'avoir toujours entendu.

(1) C'est ainsi qu'on appelle les Isles dont *O-Taïti* est la capitale.

Nous courons les mers depuis vingt-deux jours. Déjà nous avons découvert une petite Isle entre le vingt-troisième & le vingt-quatrième degré de latitude Sud. Elle se nomme *Toobouai*. Douze hommes sont venus auprès du vaisseau dans leurs pirogues. Je les ai harangués; ils ont refusé de monter sur *la Résolution*; de part & d'autre on s'est quitté sans se connoître. Oublions-les: je vois *O-Taïti*.

CINQUIEME NARRATION,

O T O O. (1)

Il est Roi ; mais qu'importe , puisqu'il est aussi mon ami ?

LE Capitaine *Cook* gouverna sur la baie d'*Oheitepeha* , afin d'y jeter l'ancre , & de tirer de la bande Sud de l'Isle tous les rafraîchissements qu'elle lui pourroit fournir , avant de se transporter à *Matavai* , où il comptoit faire une ample récolte en provisions de toute espece. Les vents ne répondirent point à l'empressement des équipages ; nous fûmes obligés de tenir la mer encore tout un jour.

Cependant une troupe d'Insulaires , portés sur leurs pirogues , avoient devancé l'arrivée des vaisseaux. Je les reconnus pour des hommes d'une basse extraction ,

(1) Il eût été mieux d'écrire *Q-Too*.

& ne daignai seulement pas les regarder ; à leur tour, ils ne me témoignèrent aucuns égards. Je sentis que je méritois ce traitement.

Le hazard avoit conduit dans cette partie de l'Isle, le Chef *Ootée*, mon beau frere, & plusieurs Naturels dont j'étois connu avant mon départ pour l'Angleterre. Tout ce monde me fit un accueil assez froid. J'obtins néanmoins d'*Ootée* qu'il me suivît dans la grande chambre du vaisseau où étoient mes richesses. J'ouvre une petite caisse remplie de plumes rouges, & lui en donne quelques-unes. Cette nouvelle se répand sur le pont ; tout change de face, alors qu'on me fait opulent. Ce même *Ootée* qui vouloit à peine me parler, me supplie de permettre que nous soyons *tayos* (1) ; il me demande mon nom, & me conjure d'accepter le sien. Cette révolution subite ne me coûta que cinq plumes rouges, encore ajouta-t-on un gros cochon à toutes ces politesses. Ma sœur, ma tendre sœur

(1) Amis particuliers.

parut l'instant d'après. Elle ignoroit que je fusse riche, & elle m'accabla des caresses de la nature.

Les plumes rouges étant la folie d'O-Taïti, chacun, sur les vaisseaux, en avoit fait la plus ample provision qu'il avoit pu, & se hâta de les négocier. Il étoit utile de prendre les devants, parce que cette marchandise, toute rare & toute précieuse qu'elle est, ne pouvoit que perdre incessamment beaucoup de sa valeur, à raison de l'abondance que nous allions momentanément produire. Ainsi les échanges commencerent dès qu'il se présenta des amateurs de plumes rouges, & il s'en présenta dès qu'on fut que les vaisseaux en apportoient. Une multitude de pirogues, chargées de fruits & de cochons, se mirent en marche. C'étoit à qui aborderoit le premier, à qui concluroit le premier son échange. Les Naturels n'avoient garde de marchander : ils craignoient trop de manquer leur coup. Autant de plumes rouges qu'on en tireroit du corps d'un roitelet ou d'une méfange, procuroit,

à grand marché faire , un cochon du poids de cinquante livres.

Hommes de l'Europe , ne vous étonnez pas de la disproportion apparente de ces échanges ; songez que l'opinion seule fait l'égalité des choses précieuses & des choses utiles. Un cochon , payé *quatre belles plumes* à *O-Taïti* , est vendu plus cher que si on le payoit deux guinées en Angleterre. La convention qui , chez vous , donne un prix de fantaisie à ce métal jaune appelé *or* , le confere ici à une substance animale rouge nommée *plume* : cela revient au même. Et peut-être que s'il falloit prononcer un jugement de comparaison entre ces deux systèmes , nous prouverions aisément que le plus raisonnable est celui qui a élevé les plumes rouges au plus haut degré du prix conventionnel & de la valeur arbitraire. Quoi qu'il en soit , la nuit du jour où avoient commencé les échanges , étoit à peine venue , que les plumes rouges perdoient déjà cent pour cent. Malgré ce déchet , elles furent constamment la

chose la plus recherchée. Mille bagatelles , comme les grains de verre , qui avoient fait la plus vive sensation dans les voyages précédents , étoient méprisées au point qu'on dédaignoit de les accepter , même en présent.

Dès qu'on eût jeté l'ancre , M. Cook descendit à terre avec moi. Il se proposoit de voir un homme qu'on disoit être le Dieu de *Bolabola*. Nous le trouvâmes sous un de ces hangars qui couvrent nos pirogues. Il étoit âgé , & si tourmenté de rhumatismes (1) , qu'on le portoit sur une civiere. Ces infirmités n'empêchoient pas que quelques Insulaires ne l'appellassent *Olla* ou *Orra* , nom que les Naturels de *Bolabola* donnent effectivement à leur Divinité. En qualité d'homme , au moins apparent , il se nommoit *Etary*. Tandis que je m'entretenois avec lui , une femme se précipita à mes pieds , & les arrosa des larmes que la joie lui faisoit répan-

(1) Ces infirmités disparurent. Nous le verrons jouer un grand rôle dans la suite , & finir malheureusement.

dre. C'étoit la sœur de ma mere : je lui rendis tendresse pour tendresse , & le Dieu fut oublié.

Un autre motif conduisoit à terre le Capitaine. Il avoit envie de vérifier ce que les Naturels qui aborderent *la Résolution* avant qu'on eût mouillé , lui avoient dit de deux vaisseaux , venus dans la baie *d'Oheitepeha* , à deux reprises différentes , depuis son voyage de 1774. Leur narration portoit que ces vaisseaux avoient été expédiés du port de *Rélema* ; que , pendant leur première relâche , les étrangers avoient bâti une maison qui subsistoit encore ; qu'en partant , ils avoient laissé dans l'Isle deux *Téaponées* ou Prêtres , un domestique & un personnage important qu'ils nommoient *Matéma*. Ils ajoutoient qu'ayant emmené avec eux quatre Insulaires , les étrangers étoient revenus après dix lunes , accompagnés seulement de deux des quatre Voyageurs , les deux autres étant morts à *Rélema* , & qu'après un séjour de courte durée , ils étoient repartis avec tout leur monde , laissant , pour perpétuer

le souvenir de leur passage , quelques animaux semblables à ceux que les Anglais apportèrent à *O-Taïti*.

On conjectura que *Rélema* étoit *Lima*, & que les vaisseaux étoient Espagnols. Le doute se changea bientôt en certitude. Nous arrivâmes à la maison bâtie par les étrangers. Elle étoit divisée en deux petites chambres sur lesquelles régnoit un grenier. Les Insulaires, jaloux de la conserver, l'avoient couverte d'un hangar. Ils ne montroient pas moins de vénération pour quelques restes de vieux meubles, laissés dans la maison. A une petite distance on voyoit planté en terre un morceau de bois, coupé horizontalement vers le sommet, par une autre pièce de bois, moins longue que l'autre : on y lisoit en latin, *Charles III, Empereur, 1774*. M. Cook y écrivit dans la même langue : *George III, Roi, années 1767, 1769, 1773, 1774 & 1777*. Les Anglais avoient en effet visité *O-Taïti* à chacune de ces époques. Auprès de *la Croix* (c'est le nom que j'ai entendu donner aux

deux morceaux de bois) étoit le tombeau du Chef des Espagnols , mort pendant la première relâche.

Le motif du double voyage des Espagnols à *O-Taïti* , ainsi que de leur départ, est un mystère qui n'a point été pénétré. On fait seulement qu'ils se concilierent l'amour & l'attachement de leurs hôtes , qui affectoient , en toute occasion , de n'en parler qu'avec respect. On fait aussi qu'ils s'appliquèrent à décrier les Anglais , & à donner du pays de *Britanne* , l'idée la plus défavorable. Si les *O-Taïtiens* crurent tout ce qu'ils raconterent de la supériorité de l'Espagne sur l'Angleterre , l'arrivée de *M. Cook* dût les désabuser ; car ils avoient dit qu'un vaisseau de leur Nation ayant rencontré celui du Capitaine , l'avoit coulé à fond à coups de canon. Cette partie de leur récit , démentie par mon retour & par la présence du Capitaine lui-même , ne permettoit plus de se fier au reste.

Nous passâmes huit à dix jours dans la baie d'*Oheitepeha* , employés à réparer les vaisseaux ,

vaisseaux , à embarquer des provisions , à refaire les bestiaux dans les pâturages de l'Isle , & à prendre des informations sur les anciennes connoissances. Cook apprit , avec une peine véritable , que le célèbre *Oberoa* , son ami , ne vivoit plus. La nouvelle qu'*Otoo* , Roi suprême d'*O-Taïti* , jouissoit de la meilleure santé , le consola : ils s'aimoient véritablement. Le jeune *Waheiadoga* , Souverain particulier de *Tiarra-boo* , quartier de l'Isle où les Anglais se trouvoient alors , caressa beaucoup le Capitaine : il lui donna son nom , & lui offrit la propriété de toute sa province , bien sûr d'être refusé. Durant une de leurs conversations , le plus babillard de nos *Prophetes* vint les étourdir de ses prédictions extravagantes. Il dit à M. Cook qu'il seroit mangé par des hommes qui l'auroient honoré comme un Dieu (1). Le Capitaine ne fit que rire de cette sottise. Ces

(1) Et cependant cette prédiction a été accomplie à la lettre. C'est une étrange chose ou plutôt un étrange rien que le hazard !

Prophetes font des fous , dans lesquels le peuple croit que réside une *Eatooa*. Très-singuliers dans leur espece , ils perdent l'usage de la raison & l'empire d'eux-mêmes , quand le Dieu les agite ; il leur est impossible de faire autre chose que ce qu'ils font ; ils oublient , méconnoissent , maltraitent quelquefois leurs amis , leurs proches , tout le monde , & on les laisse faire par respect ; enfin , sortis de crise , ils ne se souviennent pas de ce qu'ils ont fait ou souffert.

On étoit près de quitter la station d'*Oheitpeha* , quand un Officier de *la Résolution* annonça au Capitaine qu'il avoit vu un temple bâti par les Espagnols dans l'intérieur du pays. Ce fait étoit assurément peu probable. Si les Espagnols eussent construit une église , ne l'auroient-ils pas placée auprès de leur maison , auprès de leur croix & du tombeau de leur Chef *Oréede* ? Cependant l'Officier décrivait si exactement l'autel & tout ce qui a coutume de se trouver dans un temple espagnol , que M. Cook retourna à terre. Il fut payé de

sa curiosité, mais non par le spectacle qu'il cherchoit. Ce que l'Anglais avoit pris pour un temple, étoit un *Toopapao*, bâtiment quarré, où l'on conservoit, exposé à la vénération publique, le corps du prédécesseur de *Whaeiadoo*. Deux gardiens veilloient nuit & jour à la garde de ce précieux dépôt & du lieu saint qui le renfermoit.

Ce point éclairci, on leva l'ancre; & à l'aide d'une brise légère de l'Est, on se porta vers la baie de *Matavai*, où l'on mouilla dans la soirée. Dès le matin, *Otoo*, averti par un exprès, s'étoit rendu sur la côte d'*Oparre*, sa résidence ordinaire. Aussitôt qu'on eût jetté l'ancre, il envoya un *Earée* complimenter le Capitaine, qui, sans aucun retardement, descendit à terre, menant avec lui une partie de ses Officiers & moi. Je me jettai aux pieds du Roi, & les embraissai respectueusement. Une grosse touffe de plumes rouges & un morceau de drap d'or que je présentai à Sa Majesté O-Taïtienne, me valurent ses bonnes grâces; & la magnificence de ce don royal ayant

attesté que j'étois prodigieusement riche, ce fut à qui me fêteroit & me prodigeroit les marques de la plus haute considération. M. Cook donna à *Otoo* un habit de belle toile, un chapeau bordé, des outils, des plumes rouges, & un bonnet à la mode de *Tongataboo*.

L'audience terminée à la satisfaction de tous ceux qui y avoient quelque intérêt, le Roi & la Famille royale se rendirent à bord de *la Résolution*. Leur pirogue étoit suivie d'une multitude d'autres, chargées d'une si grande quantité de vivres, qu'elle eût suffi à la nourriture des deux équipages pendant huit jours. Le Capitaine, enchanté de la visite & du présent, témoigna sa reconnaissance par de nouvelles libéralités. On dîna tous ensemble & fort agréablement. Après le repas, M. Cook reconduisit *Otoo*, qui s'en alloit à *Oparre*. Avec lui descendirent à terre pour y demeurer toujours, un paon & sa femelle, un coq-d'Inde & une poule, quatre oies, un mâle & trois femelles, un canard mâle & quatre femelles. Une oie mâle laissée à *Oberca*

par le Capitaine *Wallis*, vivoit encore. Nous trouvâmes aussi un petit nombre de chevres & un superbe taureau, apportés par les Espagnols. Le taureau avoit été demandé par le Dieu *Etary*, à *Otoo*, qui ne voulant pas se faire d'affaire avec lui, en avoit fait le sacrifice; mais *Etary* n'avoit pu imaginer les moyens de le transporter à *Bolabola*, & il paroissoit destiné à demeurer toujours dans les pâturages d'*O-Taïti*. Sur le champ *M. Cook* lui donna pour épouses les trois vaches qui lui restoient. Il fit quelques additions à nos végétaux, en semant lui-même différentes graines dans un terrain préparé sous ses yeux..... Dieu! quelle découverte!.... une vigne!.... Les Espagnols l'avoient apportée de *Lima*, & les Insulaires l'avoient non-seulement négligée, depuis leur départ, mais presqu'entièrement détruite, parce qu'en ayant goûté le fruit avant qu'il fût mûr, ils l'avoient jugé détestable, peu digne au moins d'être conservé. Je leur dis que c'étoit un trésor & que je savois la méthode de le mettre à profit. On me crut; le précieux arbuste fut soigné. On verra

bientôt ce qu'il devint ; pour moi , je ne me possédois pas de joie d'avoir trouvé , dans nos Isles , l'élément du vin , de cette liqueur délicieuse à laquelle j'étois accoutumé ; & il étoit vrai que déjà je m'enivrois d'espérance.

La nouvelle de l'arrivée de M. Cook & des Anglais s'étant répandue , ses anciens amis accouroient de tous les côtés pour jouir du bonheur de le revoir. *Edidée* les précéda tous. C'est ce jeune O-Taïtien que le Capitaine prit à *Ulietea* en 1773 , & qu'il rendit à sa patrie en 1774 , après l'avoir promené aux *Isles des Amis* , à la *Nouvelle-Zélande* , à l'*Isle de Pâques* & aux *Marquises*. Sa navigation n'avoit été que de sept mois ; il n'avoit rien vu , rien rapporté : sa présence n'excita point en moi de jalousie , & le sentiment de ma supériorité me fit me réjouir de la considération que son voyage lui avoit attirée. Le Capitaine lui donna un habit complet de la part des Lords de l'Amirauté : il le porta quelques jours par honnêteté ; mais l'habitude & la force irrésistible de l'éduca-

tion l'en dépouillèrent, pour le revêtir de ses habillements ordinaires. J'y reviendrai peut-être moi-même, quoiqu'affurément les mœurs anglaises aient changé plus que la superficie d'*Omaï*.

Les étrangers s'occupoient de tout ce qui pouvoit rendre utile leur relâche dans la baie de *Matavai*, lorsqu'un homme, accouru d'*Oheitepeha*, répandit l'allarme sur les vaisseaux. Il annonçoit que deux navires espagnols mouilloient depuis vingt-quatre heures dans leur havre, & que *Matéma*, qui les commandoit en personne, se disposoit à venir chercher les Anglais à *Matavai*. Pour confirmer sa narration, qu'il chargeoit de détails assez plausibles, il monroit un morceau de drap tout neuf, qu'il disoit avoir reçu des Espagnols.

Le Capitaine, parti d'Angleterre depuis plus d'un an, ne savoit si des Espagnols lui apporteroient la paix ou la guerre; dans cette incertitude, il se prépara pour la défense; mais il n'y eut point de combat. Le Lieutenant *Williamson*, envoyé dans

un canot pour examiner ce qui se passoit à *Oheitepeha*, détruisit, par son rapport, le bruit semé avec tant d'affectation. Les Espagnols n'avoient point paru, & le menteur se sauva : il fit bien, j'aurois été d'avis qu'on lui raccourcît les oreilles. On s'épuisa en conjectures sur l'origine de ce faux bruit. Il naquit probablement de la jalousie de ceux de *Tiarraboo*, qui, voyant avec peine ceux d'*O-Taïti-Noë* s'enrichir par le commerce des étrangers, imaginèrent que les Anglais auroient peur des Espagnols, leveroient l'ancre & s'enfuieroient.

L'émotion causée par la fausse nouvelle de l'arrivée des Espagnols duroit encore, lorsqu'un incident, auquel on ne devoit pas s'attendre, la réveilla très-vivement. Un soir, tous les Naturels quitterent avec précipitation les vaisseaux & le poste occupé à terre par les Anglais. On se retira à la hâte dans l'intérieur du pays. *Otoo* & toute sa Cour suivirent les fuyards. La désertion fut générale. Le Capitaine ne sachant à quoi attribuer cette frayeur sou-

daine qu'il lui importoit de dissiper, me députa vers le Roi. J'appris d'où venoit le mal. Un Insulaire avoit dérobé quatre haches; le bruit de ce vol s'étoit répandu sourdement; M. Cook avoit déclaré qu'il puniroit rigoureusement les tours de cette espece: on évitoit donc la vengeance du délit commis. Je déclarai, au nom du Capitaine, que, pour cette fois, il ne se vengeroit pas, & la confiance fut entièrement rétablie.

Qui croiroit que ces O-Taïtiens si timides se préparoient, dans ce temps-là même, à une guerre sanglante? En voici le sujet. Il y avoit quelques années qu'un Chef de *Tiarraboo* en étoit parti pour aller prendre possession du *Maro royal d'Eimeo* qui lui appartenoit à titre d'hérédité. Son regne n'avoit duré qu'une lune. Un Chef ambitieux l'avoit fait périr, & s'étoit emparé du gouvernement. *O-Taïti* arma pour dépouiller & punir l'usurpateur. La bonne cause ne triompha pas toujours. *Maheine* (c'est le nom du tyran) avoit des talents & du courage; souvent il avoit

battu les fideles fujets d'Otoo. Récemment encore il avoit remporté une grande victoire ; il s'agissoit de tirer vengeance de ce nouveau délit. On assemble le Conseil général de la Nation ; & après de longues & tumultueuses altercations , la guerre est résolue , ou plutôt on décide un nouvel effort ; car , à proprement parler , la guerre , depuis long-temps , n'avoit point souffert d'interruption.

Le Capitaine *Cook* , bien qu'étranger , avoit été admis à la diete suprême d'*O-Taïti*. Il commandoit deux vaisseaux qui valoient seuls tout une flotte de pirogues. La victoire étoit assurée , pourvu qu'il se déclarât contre les ennemis de ses amis. On lui en fit la proposition à différentes reprises , mais il refusa constamment de tremper ses mains dans le sang d'un peuple qui ne l'avoit point offensé ; & se portant pour médiateur entre les Puissances belligérentes , il conseilla la paix. Les esprits étoient trop animés pour qu'on l'écoutât ; au sortir du Conseil , les ordres furent expédiés pour les préparatifs , avec

injonction d'y mettre toute la célérité possible.

Frustrés de l'espérance d'attirer les Anglais dans leur parti, les O-Taïtiens recoururent à leurs Dieux. *Towha*, parent d'*Otoo*, Chef du district de *Tettaha*, Généralissime contre *Maheine*, envoya dire au Roi qu'on avoit assommé un homme par ses ordres, & qu'on l'offriroit à l'*Eatooa*, dans le grand *Morai* d'*Attahooroo*. Le Monarque partit aussitôt pour le lieu indiqué. Avides de s'instruire, & curieux d'observer eux-mêmes cette cruelle cérémonie, que je ne leur avois peinte qu'imparfaitement, M. *Cook* & deux autres Anglais, MM. *Webber* & *Anderson*, obtinrent la permission de l'accompagner. Je l'accompagnai de droit, & comme Naturel, & comme Interprète nécessaire, puisque j'étois le seul homme dans l'Univers qui entendît parfaitement les deux langues.

En arrivant au *Morai*, on recommanda

au Capitaine & aux gens de sa suite, de se découvrir la tête. *Otoo* se plaça à vingt ou trente pas des *Téaponées*. Les Anglais & quelques-uns des habitants les plus qualifiés eurent le privilege de se mettre à côté de lui : la multitude se tint au loin. Une petite pirogue, tirée à moitié sur le rivage, receloit la victime, ou plutôt le cadavre. Deux Prêtres & leurs Acolytes étoient assis auprès d'elle. Un autre Prêtre, debout dans le *Morai*, le visage tourné vers la mer, fit une longue priere, durant laquelle il envoyoit par intervalles des tiges de bananier, qu'on étendoit sur le corps du malheureux immolé ; c'étoit en signe de paix & pour se réconcilier avec lui. La priere finie, il descendit à la greve, suivi de tout le college des Prêtres & des Ministres inférieurs. On ôta, une à une, les branches de bananier & les feuilles qui enveloppoient le cadavre ; on l'ôta lui-même de la pirogue, & on le coucha sur le rivage. A cette époque un des Prêtres entonna une très-longue priere, au milieu de laquelle on arracha quelques cheveux & l'œil gauche de la victime

qu'on porta au Roi dans une feuille verte. *Otoo* n'y toucha pas, mais il donna une touffe de plumes rouges à celui qui avoit été chargé de cet envoi mystérieux. Le corps ayant été rapproché du *Morai*, le grand *Téaponée* ou *Hiéarque*, avant de l'y introduire, lui adressa un discours pathétique, & qui fut admiré de nos connoisseurs. Il débuta par lui prouver qu'on avoit eu le droit de le priver de la vie; que, s'il étoit raisonnable, il ne s'en fâcheroit pas; qu'on lui avoit procuré tout-à-la-fois un honneur incomparable & un avantage, réel en le délivrant des miseres humaines..... Ensuite il le supplia d'employer tout le crédit dont il jouissoit auprès de l'*Eatooa*, en sa qualité d'homme sacrifié, afin d'obtenir pour son peuple & son Roi, l'heureux succès d'une guerre à laquelle il devoit la faveur d'avoir été *taboo*..... » Que l'usurpateur *Maheine*, ses cochons & ses femmes, que l'isle d'*Eimeo* toute entiere soient livrés aux guerriers d'*O-Taïti*..... « Telle fut littéralement la conclusion de la harangue : je l'observe, dans la crainte qu'on ne m'attribue l'ar-

rangement des cochons & des femmes (1). Enfin le cadavre fut porté dans le *Morai*. On creusa une fosse de deux pieds de profondeur, & on y déposa la victime, que l'on recouvrit de terre.

Le sacrifice n'étoit pas achevé. Pendant le dernier acte de cette sanglante tragédie, on avoit allumé un grand feu. On amena un chien, auquel on tordit le cou; on lui brûla le poil en le faisant passer dans les flammes; on l'éventra, & l'on en recueillit le sang: on jeta les entrailles au milieu du feu; mais le cœur, le foie & quelques autres parties principales furent grillées à part, sur des pierres ardentes. On barbouilla de sang le corps du chien, & on le mit, ainsi que les parties grillées, auprès de la tombe de l'homme dévoué, où les Prêtres assis continuoient leurs prières. Alors deux Musiciens frapperent

(1) M. Cook, dans sa *Relation*, les arrange de même. Ainsi *Omai* peut rester tranquille; on ne le soupçonnera point d'une mauvaise plaisanterie.

à coups redoublés sur des tambours, & un jeune enfant poussa par trois fois des cris perçants : c'étoit pour inviter l'*Eatooa* à se bien régaler avec le mets qu'on lui avoit préparé ; & pour qu'elle pût manger plus à son aise, on déposa le chien & ses appendices sur un *Whatta*. Le *Whatta* est un échaffaud de la hauteur de six pieds, que nous regardons comme la table de l'*Eatooa*. On y sert toutes les viandes qui lui sont destinées, & elles y restent jusqu'à ce que l'action de l'air & de la putréfaction les ait entièrement consumées. Les crédules apperçoivent dans cette consommation graduelle, un témoignage sensible du bon appétit de leur Divinité.

La cérémonie se termina par une acclamation générale des Prêtres & de leurs assistants. Elle devoit recommencer le lendemain, &, pour n'en rien perdre, les Voyageurs se déterminèrent à passer la nuit dans la maison de *Poutatou*, Insulaire de leur connoissance. La seconde journée de cette scène religieuse ne différa presque pas de la première. Il n'y eut

point de victime humaine, & au lieu d'un chien, on immola un cochon : du reste, le rit de l'immolation fut exactement le même, & l'on exposa l'animal sur le *Whatta*, comme étant la nourriture du Dieu.

J'ajouterai ici quelques remarques détachées qui auroient interrompu le fil de la narration, & qui dévoileront de plus en plus la nature de cette horrible superstition, son étendue & ses suites.

A côté du Prêtre officiant, il y eut toujours un homme tenant, dans chaque main, un paquet d'étoffes. Un de ces paquets renfermoit le *Maro royal*. C'est une ceinture très-longue, large de quinze pouces, d'une forme agréable, & ornée de plumes rouges & autres, distribuées avec goût. Le Monarque la porte autour des reins, comme nous portons le *Maro* ordinaire. C'est le signe de sa puissance & de sa royauté ; nous disons *le Maro de telle Isle*, comme l'on dit en Angleterre *le Sceptre* ou *la Couronne des trois Royaumes*. A un certain point de la cérémonie, on ouvrit le paquet

&c

& l'on étendit le *Maro* devant le Roi.

L'autre paquet avoit la forme d'un pain-de-sucre. On l'ouvrit aussi, mais on ne permit pas aux Etrangers de regarder ce qu'il contenoit ; leur curiosité profane l'auroit souillé. On se contenta de leur dire qu'*Ooro* (c'est le Dieu d'*O-Taïti*) étoit dedans. MM. *Webber* & *Anderson* imaginèrent que nous croyions que l'*Eatona* étoit réellement enfermée dans le paquet : M. *Cook* nous rendit plus de justice en pensant que nous ne parlions que de l'image symbolique du Dieu. C'est en effet ce que nous entendons par l'*Ooro* du paquet ; & cette image est une collection de particules, détachées de toutes les substances végétales & animales qui se trouvent à *O-Taïti* & dans la mer qui baigne ses côtes. En rapprochant les éléments de toutes les choses, nous représentons celui qui les a faites & qui les conserve.

Les Anglais furent scandalisés de ne pas voir, parmi les *O-Taïtiens*, le respect, l'attention, cette frayeur dévotieuse & som-

bre que devoit naturellement inspirer une religion si terrible. Pendant les oraisons des vénérables *Téaponées*, on babilloit par pelotons, & l'entretien n'avoit aucun rapport à la cérémonie. Les Prêtres eux-mêmes, quand ils n'étoient pas occupés, se mêloient à ces conversations indécentes. Persuadés que notre Dieu ne s'en offense pas, nous sommes plus excusables que d'autres peuples qui nous imitent, tout en croyant qu'ils insultent leur Dieu.

Le Hiérarque d'*O-Taïti*, interrogé par *M. Cook* touchant le but de la cérémonie à laquelle nous venions d'assister, répondit que c'étoit une vieille coutume, très-agréable au grand *Ooro*, qui aime les victimes humaines & s'en nourrit. » Au » moyen d'un pareil sacrifice, ajouta-t-il, » nous obtenons tout ce que nous avons » demandé. « Il mentoit ; mais n'importe : écoutons la réplique du Capitaine. — » Votre Dieu ne peut pas manger les vic- » times ; il n'a pas de corps : on ne le voit » pas. D'ailleurs les cadavres exposés sur » les *Whattas* demeurent long-temps en-

» tiers ; quant aux autres , en les enter-
» rant , vous empêchez Oo o de s'en nour-
» rir. « Le Hiérarque répondit : » Quand
» les ténèbres , descendues du Ciel , cou-
» vrent la terre , notre Dieu arrive , & se
» nourrit de l'ame , c'est-à-dire , de la
» partie immatérielle , obligée de voltiger
» autour du *Morai* , jusqu'à ce que la pu-
» tréfaction ait entièrement détruit la par-
» tie matérielle ou le corps. « Cette réponse
étoit conforme à nos principes.

Après que les cadavres ont demeuré trois mois en terre , on en ôte la tête , qu'on place sur un monceau de pierres dans un coin du *Whatta*. M. Cook compta quarante-neuf crânes d'hommes qui n'avoient presque point souffert d'altération. Qu'on juge par là de combien de malheureux le sang est versé par une religion fanatique , dont la cruauté contraste trop sensiblement avec la douceur & la bonté de notre caractère. Tous les Habitants de la vaste mer du Sud , à quelques exceptions près , sont humains & sensibles : & tous , on a lieu de le conjecturer , tous sont dé-

voués au culte horrible qui tue les hommes pour honorer les Dieux.

La cérémonie religieuse que j'ai décrite, se nomme *Poore-erée*, ou *Priere du Chef*. Aussi *Otoo* y joua-t-il le rôle principal : chaque action un peu remarquable se rapportoit à lui. On se souvient qu'on lui apporta des cheveux & l'œil gauche de la victime ; cette partie du cadavre se nomme *régale du Chef* : & le Roi, quand on la lui présenta, ouvrit la bouche comme s'il eût voulu prendre & avaler quelque chose. Cette démonstration extérieure s'appelle *manger l'homme*. C'est un reste & comme le mémorial de l'ancien usage où l'on étoit à *O-Taïti* de se nourrir, au moins de se régaler de chair humaine. Puisse, comme lui, passer & être un jour abhorrée la religion qui en conserve le souvenir !

L'homme sacrifié porte le nom de *Taata-Taboo*. On choisit ordinairement quelque mauvais fujet, un criminel, un vagabond, & toujours dans les dernières classes de la

société. Le Chef le désigne , & quand il est temps de porter le coup , les *Téaponées* se jettent sur lui & l'assomment. Il n'apprend qu'il a été *dévoué* qu'en recevant la mort , par conséquent jamais assez tôt pour l'éviter.

La superstitieuse crédulité des O-Taïtiens se manifesta plusieurs fois pendant la durée du sacrifice. On les vit chercher , dans les entrailles du chien & du cochon , la connoissance anticipée des événements futurs : & chaque mouvement convulsif de ces bêtes encore palpitantes étoit interprété par les spectateurs , conformément à leurs désirs & à leurs opinions. Tel y apercevoit la ruine d'*Eimeo* , tandis qu'un autre y contemploit son triomphe. Lorsqu'on offrit à *Otoo* le *régal du Chef* , un oiseau voltigea dans les branches d'un arbre , au-dessus de la tête du Monarque ; le Roi s'écria que c'étoit l'*Eatooa* , & parut enchanté du présage. L'*Eatooa* est invisible dans sa forme propre ; mais elle se communique souvent à nous sous des formes empruntées.

De ce fameux sacrifice, qu'occasionna la guerre d'*Eimeo*, les Anglais conclurent que les O-Taïtiens n'ont point d'autres Temples que leurs *Morais* ou cimetières; il valoit mieux conclure qu'ils n'ont point d'autres cimetières que leurs Temples. Le nom de *Morai* est donné chez nous à des choses qui, nullement propres à la sépulture des hommes, servent au culte de la Divinité. Devant le lieu où se passa le sacrifice, il y eut toute la matinée quatre doubles pirogues sur la greve. Chacune de ces embarcations portoit une petite plate-forme, couverte de feuilles de palmier, liées ensemble par des nœuds mystérieux. Nous appellons ces plates-formes des *Morais de mer*. On y expose des cocos, des bananes, du fruit-à-pain, du poisson, &c. Les quatre pirogues devoient accompagner la flotte destinée contre *Eimeo*.

Quand on crut que l'*Eatooa* étoit suffisamment honorée, les Naturels & les Etrangers quitterent *Attahooroo*, & l'on reprit la route de *Matavai*. Chemin faisant, M. Cook alla voir *Towha*, qui de-

voit commander l'expédition contre *Maheine*. Le Général O-Taïtien pressa de nouveau le Capitaine de joindre ses forces à celles de la Nation. Cette tentative ne réussit pas mieux que les précédentes. Le projet d'une ligue offensive fut absolument rejeté. On n'étoit pas venu de si loin, disoit-on, pour répandre le sang des hommes. *M. Cook* ne fit pas sa cour avec cette obstination, mais il se proposoit, avant tout, d'être juste; & les O-Taïtiens avoient assez d'intelligence & de principes pour lui en vouloir & l'estimer. Afin de changer la conversation, *Towha* demanda au Voyageur ce qu'il pensoit de l'auguste cérémonie à laquelle on lui avoit permis d'assister; s'il en étoit content; si elle avoit répondu à son attente; quelle idée il se formoit de son efficacité; & , enfin, s'il se passoit quelque chose de pareil dans son pays..... *M. Cook* ne manqua pas cette occasion de plaider la cause de l'humanité. Il peignit, en traits de feu, toute l'horreur dont il avoit été pénétré à la vue de l'abominable sacrifice qui avoit coûté la vie à un homme; il assura que ce culte sanguinaire étoit

plus propre à attirer les vengeances que la faveur de l'*Eatooa*, & qu'à coup sûr, *Maheine* réussiroit contre des ennemis qui mettoient leur confiance dans le mérite d'une action également inique & cruelle. Je servois d'interprete au Capitaine, & je n'eus pas la lâcheté d'affoiblir l'énergie des termes anglais; je me montai, pour le courage, au ton de celui dont je rendois les pensées; j'osai même dire de mon chef au Général » que s'il avoit tué un homme » en Angleterre, comme il venoit d'en » tuer un à *O-Taiti*, la dignité de son » rang & toute sa puissance ne l'eussent » pas sauvé de la corde. « A ce mot, dont la rudesse n'étoit peut-être pas trop excusable, la colere de *Towha* ne connut plus de bornes; il me traita de *miserable*, & rompit la conférence. Si le Grand fut choqué de la hardiesse de mon discours, le Peuple, au contraire, en parut très-satisfait. Quiconque pouvoit devenir *Taboo*, me regarda dès-lors comme son protecteur, & ne désespéra pas de voir une révolution. Je parle d'une révolution qui ne détruiroit pas le pouvoir des Grands, mais

qui le régleroit ; qui n'empêcheroit pas les Petits d'être subordonnés , mais qui les déroberoit à l'assommoir du fanatisme & de l'autorité.

Otoo , sans se soucier beaucoup de la colere de *Towha* & de l'explication qui en étoit cause , reprit tranquillement le chemin d'*Oparre* , avec le Capitaine & le reste de la compagnie qui l'avoit suivi à *Atta-hooroo*. On arriva tard. Le Roi engagea tous les Etrangers à passer la nuit dans sa maison , & , pour les amuser , il leur donna une de ces représentations solennelles que nous appellons *Heeva-raa*. C'est une comédie en grand style. Les sœurs du Monarque y jouerent les rôles principaux. Elles eussent été applaudies sur les théâtres de Londres. Le lendemain *Cook* retourna à *Matavai*. Ce ne furent pendant huit jours que visites , festins , divertissemens de toute espece. Je donnai un magnifique repas , & j'eus le Roi pour convive. *Edidée* m'imita. Le soir du jour que je traitai ma noble compagnie , le Capitaine fit tirer un feu d'artifice , en pré-

fence d'une multitude infinie de Naturels. Ce spectacle ravissant causa un effroi terrible à la plupart ; & l'assemblée entière se dispersa , quand une table de fusées volantes partirent tout-à-la-fois. Les plus braves prirent la fuite.

Les plaisirs ne faisoient pas oublier les choses utiles. On continuoit les échanges ; les vaisseaux se remplissoient de vivres , & *O-Taïti* de précieuses bagatelles. Le pere d'*Otoo* , vieillard respectable , se distingua par la richesse du présent qu'il offrit à *M. Cook*. Deux jeunes filles , ayant au-dessous des aisselles une sorte de panier qui les entouroit , furent chargées d'une grande quantité de pieces d'étoffes très-variées & très-élégantes , arrangées sur le panier de maniere qu'elles retomboient à terre en forme de jupon. Cette parure étoit accablante , mais pittoresque & charmante à voir. Les deux *Atées* (c'est le nom des femmes ainsi ajustées) passerent dans une pirogue , & , avec elles , tout ce que l'embarcation put contenir de cochons & de fruits. La nacelle s'avança au bruit de nos instru-

ments. Quand elle fut assez près de *la Ré-
solution*, une des *Atées* harangua le Capi-
taine, le priant d'accepter le don du vieux
Prince. Il n'avoit garde de le refuser; mais
il rendit, sinon l'équivalent, du moins ce
qui étoit beaucoup plus estimé.

M. *Cook* se souvint d'un Chef, nommé
Tée, avec lequel il avoit eu des liaisons
dans son précédent voyage. Cet *Earée* étoit
mort. Ayant su que son corps étoit con-
servé dans un *Toopapao*, le Capitaine
eut la curiosité de le voir. Il le reconnut
parfaitement bien. Le cadavre, entier
dans toutes ses parties, n'exhalant au-
cune odeur désagréable, avoit la souplesse
d'un corps vivant, & laissoit à peine ap-
percevoir quelques traces d'altération dans
les yeux & dans les muscles. Il y avoit
pourtant quatre mois que *Tée* étoit mort.
La chaleur du climat & la simplicité de
nos procédés rendent ces sortes de con-
servations vraiment admirables. On tire
par l'anus les intestins & les autres visce-
res; on remplit d'étoffes la capacité du
ventre & de l'estomac; on lave le corps

avec de l'eau de mer, & on l'essuie jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'humidité sur la peau; alors on le frotte avec le suc d'une plante aromatique qui croît dans nos montagnes, & avec l'huile de nos cocos: nous ne faisons pas autre chose.

Otoo fut enlevé aux plaisirs qu'il goûtoit avec ses hôtes pour aller à *Attahooroo* figurer encore une fois dans un sacrifice humain. Les Chefs de *Tiarraboo* avoient ordonné ce meurtre religieux, & la présence du Roi étoit nécessaire pour conformer cet acte suprême & terrible du culte o-taïtien. *M. Cook* & ses Anglais plainquirent le bon *Otoo* de la douloureuse obligation que son rang lui imposoit: il est croyable qu'elle ne lui déplaisoit pas; car outre que la superstition adoucissoit, en quelque sorte, ce qu'elle avoit de révoltant pour l'humanité, jamais *Otoo* ne paroïssoit autant Roi que dans cette triste cérémonie; motif puissant sur l'esprit d'un Souverain, jaloux de son autorité & de tout ce qui peut la manifester ou l'affermir.

A son retour du *Morai*, le Roi donna audience à *Etary*, ce prétendu Dieu de *Bolabola*. Il venoit désapprouver la guerre d'*Eimeo*, & menacer les Guerriers d'*O-Taiti* de la colere du grand *Opoony*, si l'on ne suspendoit pas le projet formé contre *Maheine*, son parent & son ami. Plusieurs Chefs appuyerent ouvertement de leurs suffrages cette insolente déclaration; *Otoo*, naturellement pacifique, balançoit, lorsqu'une nouvelle inattendue força de suivre le plan précédemment arrêté. *Towha*, craignant peut-être les irrésolutions du Monarque, la prépondérance des conseils d'*Etary*, plus que tout cela, l'inconstance & la légèreté de sa Nation, s'étoit hâté de commencer la guerre & de si bien engager l'affaire, qu'il n'y eût plus moyen de reculer. En conséquence il avoit rassemblé des troupes & des pirogues, & sans rien dire à personne, pas même à *Otoo*, il s'étoit transporté à *Eimeo*. Il annonçoit une descente, des escarmouches, un commencement de succès, & finissoit par demander que toutes les forces du Royaume vinssent incessamment à son secours, afin

d'exterminer le Tyran & ses complices. On assemble donc la grande flotte dans la baie de *Mutavai*. M. Cook, désirant s'instruire de la manière de combattre des *Isles de la Société*, pria *Otoo* de lui donner le spectacle d'une action simulée. Deux pirogues sortirent de la baie; le Roi & MM. Cook & *King* monterent sur la première, & j'eus l'honneur de commander l'autre. Au signal convenu, les deux embarcations se mettent en mouvement. On s'approche, on s'évite, on se poursuit, enfin on s'aborde de l'avant; l'action s'engage, les Guerriers ont l'air de ne se point épargner; bientôt ceux de la pirogue d'*Otoo* paroissent se laisser tuer les uns après les autres; le Roi désespéré se précipite dans les flots & se sauve à la nage; les pagayeurs l'imitent..... Maître de la pirogue ennemie, je me promène le long du rivage, exposé sur ma plate-forme, à la vue de tout le peuple, & salué par ses acclamations.

Quoique les combats simulés ne représentent qu'imparfaitement les combats vé-

ritables , cet échantillon de notre tactique navale fit grand plaisir au Capitaine. C'est toujours sur mer que se livrent nos batailles décisives ; mais pour peu qu'on y réfléchisse , on verra que ce sont , pour ainsi dire , des combats de terre livrés sur mer. En effet , on n'en veut point aux embarcations , on ne cherche point à les couler à fond , à les prendre , à en tuer les rameurs ; les Guerriers seuls s'entr'attaquent , comme ils feroient en rase campagne. Les pirogues sont pour eux des chevaux ou des chars. Quelquefois on commence par amarrer ensemble les deux pirogues , & l'on combat jusqu'à ce que tous les Guerriers de l'une des embarcations soient tués. On a peine à se persuader que les délicats & voluptueux O-Taïtiens soient capables d'une action si meurtrière & si réfléchie. Pourtant le fait est vrai. Après tout , quel est l'homme qui n'aime pas mieux mourir les armes à la main que de se rendre , quand il fait que le vainqueur l'égorgera de sang froid , ou qu'il le sacrifiera à la Divinité , des mains de laquelle il s'imagine avoir reçu la vic-

toire. Or, tel est presque toujours le sort de nos prisonniers de guerre. Sans l'éternelle providence de l'*Eatooa*, je l'aurois subi. En général rien de plus cruel qu'un Infulaire de nos mers quand il a vaincu. Il court au pays ennemi, y descend, le ravage, tue tout ce qui lui tombe sous la main, sans distinction d'âge ou de sexe. Quand cette première fureur est calmée, on parle de paix. Le parti victorieux en dicte les conditions. Quelque dures qu'elles soient, le parti qui a succombé les accepte toujours, résolu de ne les tenir qu'autant de temps qu'il ne pourra les enfreindre sans un nouveau danger. C'est assez le sort de tous les traités entre Nations.

La grande flotte d'O-Taïti étoit au moment de partir, quand un envoyé de *Towha* rompit les mesures prises, & rendit l'armement inutile. Il annonça que le Général avoit conclu une trêve avec l'Usurpateur d'*Eimeo*. Cette nouvelle excita de vives contestations entre les partisans du Roi & ceux de *Towha*. L'arrivée de ce Chef augmenta la méfintelligence. Il prétendit

tendit que si l'on n'avoit pas retardé le secours qu'il avoit demandé & qu'on lui devoit , il n'auroit pas été forcé à la démarche humiliante qu'il venoit de faire. *Otoo* lui répondit avec vérité qu'il étoit seul en faute , qu'il s'étoit trop pressé de se mettre en campagne , qu'en différant de quelques jours , toutes les forces d'*O-Tai-ti* rassemblées l'auroient suivi sur les terres du Tyran.... , qu'en tout points , sa conduite étoit répréhensible. *Towha* jouant l'indignation , parce qu'il étoit coupable , menaça de se venger de l'affront qu'on lui avoit procuré ; il osa dire qu'il s'allieroit avec les Chefs de *Tiarraboo* , ennemis secrets d'*Otoo* , & qu'il le détrôneroit. Témoin de ce discours féditieux , *M. Cook* éleva la voix pour son ami : il menaça , à son tour , de toute sa puissance & de toute sa colere , quiconque manqueroit de respect au légitime Souverain. A ces mots tout rentra dans l'ordre ; *Towha* ressentit plus de crainte qu'il n'en avoit inspiré. *Otoo* pardonna. Bientôt les Députés d'*Eimeo* parurent. On alla au morai d'*Attahooroo* , & , dans ce lieu saint , les Dieux furent re-

merciés & le traité confirmé. *Otoo* s'y montra dans toute la pompe de son rang. Il tenoit à sa main un bonnet ou chapeau de plumes rouges ; le *Maro* royal couvroit ses reins ; tous les Chefs , sans en excepter le superbe *Towha* , s'inclinèrent devant lui , & déposèrent à ses pieds une tige de bananier. Cet acte de religion ne fit point couler de sang. On n'offrit à l'*Eatooa* que les expressions d'un cœur reconnoissant & soumis.

M. Cook ne put assister à la cérémonie ; une sciatique dont il étoit cruellement tourmenté le retint à bord de *la Résolution*. Au fort de ses souffrances , il vit arriver la mere d'*Otoo* , ses trois sœurs & huit autres femmes : elles lui déclarèrent qu'elles apportotent le remede à son mal , & en effet elles le guérèrent radicalement. L'histoire de cette cure merveilleuse , intéressant les hommes de toutes les contrées de l'univers , je la raconterai dans les termes mêmes du Capitaine , qu'on croira plus volontiers qu'*Omai*. » Les douze femmes » se rangerent autour de moi , dit-il dans

» ses *Memoires*, & elles se mirent à me
» presser avec les deux mains, de la tête
» aux pieds, & sur-tout dans les parties
» où je souffrois. Elles me pétrirent jus-
» qu'à faire craquer mes os, & à me fati-
» guer comme si l'on m'avoit roué de
» coups. Lorsque j'eus subi un quart-
» d'heure cette espece de discipline, je fus
» bien aise de m'y soustraire. L'opération
» néanmoins me soulagea sur le champ,
» & je me décidai à permettre qu'on la re-
» commençât avant de me coucher: elle
» eut tant de succès la seconde fois, que
» je passai une très-bonne nuit. Mes douze
» femmes me traiterent de nouveau le
» lendemain matin, avant de retourner à
» terre. Elles revinrent le soir, & je con-
» sentis volontiers à me laisser pétrir: je
» n'éprouvois plus aucune douleur; & ma
» guérison étant bien achevée, elles me
» quitterent. « Nous donnons à ce traite-
ment le nom de *Romé*, & nous l'em-
ployons avec succès dans presque toutes
nos maladies. Les Européens devroient en
essayer; il n'est ni dangereux, ni coû-
teux.

Les vaisseaux anglais avoient été réparés avec le plus grand soin, les futailles remplies d'une eau excellente, la masse des vivres augmentée de toutes sortes de provisions; les voyageurs n'étoient plus retenus à *O-Taïti*, que par la douce habitude d'y être. M. Cook prévint *Otoo* qu'au premier vent favorable, on partiroit. Le Roi avoit fait construire, pour ce moment, une double pirogue, élégamment sculptée: il la donna au Capitaine, le priant de l'offrir, de sa part, au Souverain de la Grande-Bretagne. » Voulant envoyer quelque chose à un si grand Monarque, dit-il, je n'ai rien imaginé de mieux. « Il n'eut que le mérite de la bonne volonté; car la pirogue, trop longue pour être embarquée, lui demeura.

Quatre jours après, le vent passa à l'Est: c'étoit celui qu'on attendoit. On hisse les voiles, on leve l'ancre, & l'on part. L'Isle fut saluée de sept coups de canon à boulet; *Otoo* l'avoit désiré. Ce bon Roi fit au Capitaine Cook les adieux les plus tendres: il exprima sa douleur d'une manière noble,

naturelle & vraie. Les sentiments qu'il prodiguoit à l'amitié , ne l'empêcherent pas de songer à ses intérêts ; ses dernières paroles furent pour recommander que l'on priât avec instance l'*Earéé-rahie no Britanne* (le Roi d'Angleterre) d'envoyer par les premiers vaisseaux , des plumes rouges & les oiseaux qui les fournissent , des haches , une demi-douzaine de fusils , de la poudre & du plomb ; & de ne pas oublier des chevaux. Il avoit été enchanté d'une course des deux Capitaines , montés sur ces animaux.

Nous mêmes le Cap sur l'extrémité septentrionale d'*Eimeo* , où M. Cook avoit résolu de toucher. Je le précédai dans ma pirogue (un Chef m'en avoit fait présent à *O-Taïti*) & j'indiquai la rade. On mouilla dans le havre de *Taloo*. Ce havre est du district de *Poonohoo* , situé au Nord de l'Isle. Il se prolonge , entre les collines , l'espace d'environ deux milles. Le Capitaine m'a dit que dans la vaste étendue de la mer Pacifique il n'a pas rencontré de rade plus sûre ni de meilleure tenue.

L'entrée & la sortie en sont également faciles par les vents alisés qui regnent dans ces parages. Ce havre reçoit différents ruisseaux dont un est si considérable, que les canots y remontent deux ou trois cents pas; ses bords sont couverts d'une espèce de bois, excellent pour le chauffage, & dont les Naturels ne font aucun cas. Non loin de *Taloo*, & sur la même côte, on trouve le havre de *Parowroah*, beaucoup plus étendu, mais sujet à divers inconvénients. La partie méridionale de l'Isle a aussi plusieurs bons mouillages.

Les Insulaires d'*Eimeo* accoururent en foule sur les vaisseaux, conduits d'abord par la curiosité, & bientôt après par des vues d'échange & de commerce. *Maheine*, cet heureux usurpateur qui venoit de faire sa paix avec *O-Taïti*, ne crut pas pouvoir se dispenser de prévenir le Capitaine *Cook*. Il se présenta, mais avec précaution, la prudence voulant qu'il ne se livrât pas témérairement entre les mains d'un ami d'*Oïoo* & de toute la Tribu *O-Taïtienne*. Ses craintes s'évanouirent par degrés, &

il ne mit plus de bornes à sa confiance. *Maheine* étoit un homme de quarante à cinquante ans. Son ambition lui avoit inspiré le dessein de s'emparer du gouvernement d'*Eimeo* ; les crimes ne lui coûtèrent rien pour réussir : il se maintint à force de courage & de bonheur. Quand il parut à bord de *la Résolution*, une espece de turban couvroit sa tête ; soit qu'il eût imaginé cette distinction pour rehausser l'éclat de son rang, soit que, devenu chauve de très-bonne heure, il voulût cacher cette défectuosité, ou tout simplement suppléer à ses cheveux par cette coëffure. Peut-être la honte lui avoit-elle conseillé cet ajustement ; il savoit que les étrangers rassoient les voleurs surpris en flagrant délit : ce genre de punition lui auroit persuadé qu'ils méprisoient les têtes sans chevelure.

Quelques jours s'écoulerent dans l'amitié, la concorde & la paix. Un accident, minutieux en lui-même, mais important à raison des circonstances, changea tout-à-coup de si aimables dispositions. *Maheine* avoit demandé au Capitaine *Cook* deux

chevres vivantes. La demande n'ayant pas été exaucée, il fit dérober une chevre qu'on emmena à son habitation; mais effrayé par les menaces du Capitaine, il rendit l'animal & livra le voleur, ou plutôt l'homme dont ils'étoit servi pour voler: montrant par cette conduite que là où il y a des Grands & des Petits, ceux-ci sont facilement abandonnés & trahis par ceux-là, qui seuls recueillent le fruit du crime commun.

Cependant on déroboit encore une autre chevre, proie d'autant plus précieuse qu'elle étoit pleine. M. Cook la redemanda avec la même hauteur qu'il avoit fait l'autre. D'abord on répondit qu'elle s'étoit égarée, & que son absence n'étoit la faute de personne, sinon des Anglais qui devoient la surveiller. On avoua ensuite qu'elle avoit été prise; mais on ajouta que les filoux l'avoient, sur le champ, transportée à l'autre extrémité de l'Isle. On nommoit la maison: c'étoit chez *Hamo*a, Chef de la partie méridionale. Quelques Naturels s'offrirent de guider les Etrangers qu'on

enverroit pour la reprendre. La proposition fut acceptée. On arma un canot. Les envoyés arriverent à la maison d'*Hamo*a ; on les amusa jusqu'à la nuit, en leur promettant à tout moment la chevre qui ne parut point. Ces tromperies multipliées donnerent beaucoup d'humeur au Capitaine, qui, résolu de n'en avoir pas le démenti & de se faire respecter, descendit en personne à *Eimeo* à la tête d'une armée de cent hommes. Cette invasion répand aussitôt l'allarme dans le pays. Les foibles s'enfuient, s'enfoncent dans les bois, emportent tout, jusqu'à leurs morts. Les Guerriers s'assemblent : on voit, çà & là, porter des massues, des dards, & tous les instruments du carnage. Une confusion épouvantable remplit ces lieux auparavant si tranquilles. M. Cook commence par déclarer qu'il ne tuera personne, mais qu'il veut sa chevre, ou qu'il se vengera. L'assurance de ne point toucher *aux vies* est reçue avec une facilité incroyable : les Habitants rentrent dans leurs maisons ; chacun reprend ses occupations, avec autant de sécurité que si les ennemis étoient

éloignés de cent lieues, & ils font au cœur de l'Isle. La chevre ne revenant pas, *Cook* s'avance, brûle des maisons, coupe des arbres, met le feu aux pirogues ou les brise à coups de hâche. Ces hostilités durèrent deux jours. Enfin les Insulaires accourent en foule, des bananiers à la main, & criant pour la paix. La chevre est rendue & la paix faite.

Ainsi se termina une guerre qui, de l'aveu du Capitaine, nuisit plus aux Insulaires que l'expédition de *Towha*; & quoique mon illustre ami s'excuse en disant qu'il étoit trop avancé pour reculer, qu'il falloit ne pas s'avilir, mais inspirer à propos une crainte salutaire, je m'étonnerai toujours qu'un homme qui n'avoit pas voulu aider *Otoo* dans la plus sainte, la plus juste de toutes les entreprises, ait tiré l'épée & causé des dommages inappréciables à tout un peuple, pour une chevre que quelques particuliers avoient dérobée, & qu'ils retenoient.

Nous quittâmes le havre de *Taloo*, &

nous cinglâmes vers *Huaheine*, Isle (on s'en souvient) d'où j'étois parti avec le Capitaine *Furneaux*. Déjà les vaisseaux mouillent à l'entrée de la baie d'*Owharre*; bientôt on les remorque, & nous amarrons

